

N. - D. de S^{te} Croix, Neuilly, 6 Janvier 1880.

LETTRE-CIRCULAIRE
DU
T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL
DE LA
CONGRÉGATION DE S^{te} CROIX

Révérands Pères et chers Frères en J. C.

J'ai lu, avec le plus vif intérêt, les nombreuses lettres que vous m'avez envoyées à l'occasion du nouvel an. J'ai trouvé dans toutes une affection sincère, un profond respect pour l'autorité et une grande viracité de sentiments religieux. Ces heureuses dispositions de vos âmes sont bien les meilleurs souhaits que vous pourriez m'offrir; j'en ai remercié Notre-Seigneur avec effusion; je vous en remercie et vous en félicite vous-mêmes.

Ah! Rév. Pères et bien chers Frères, puissiez-vous non seulement les conserver toujours, ces heureuses dispositions, mais les accroître encore et sans cesse, jusqu'au dernier instant de votre vie! Voilà le souhait par lequel je réponds à tous les vôtres; je n'en connais pas de meilleur.

En lisant vos lettres, si pleines de cœur et de foi, je ne pouvais m'empêcher de faire une réflexion.

Le monde, me disais-je, est trop porté à croire que toute affection est bannie de la vie religieuse, que les membres d'une même communauté se voient, s'entendent, agissent et vivent ensemble, il est vrai, mais qu'ils ne s'aiment pas ou s'aiment peu. Oh! si le monde pouvait lire les lettres que j'ai eues les mains, et sentir la pure et sincère affection qui s'en dégage, il serait bientôt désabusé et croirait plutôt que l'amitié véritable a son meilleur sanctuaire dans les cloîtres.

Et faut-il s'étonner qu'il en soit ainsi? Dans le monde, on s'aime pour les avantages extérieurs, tels que la beauté, les richesses et le crédit, en vertu de je ne sais quelle sensibilité, de je ne sais quelle sympathie et d'une certaine conformité d'idées et de sentiments. Mais, ces dons extérieurs, cette sensibilité, cette sympathie, cette conformité d'idées peuvent-ils donc fournir une base suffisante à ce qu'on appelle la véritable et sainte affection? Peut-on bâtir

quelque chose de solide et qui résiste au souffle des orages sur ces éléments purement humains, tout personnels, essentiellement mobiles et variables? Aussi les amitiés humaines succombent bientôt sous leur propre poids. Sur mille, à peine quelques unes sortent-elles entières et vivantes des épreuves ordinaires de la vie. Les autres se défont avec une légèreté qui scandalise la raison; heureux encore, quand elles ne se transforment pas en détestables haines.

Pour nous, notre affection est tout entière fondée sur Dieu, c'est-à-dire, sur celui qui ne change pas, qui demeure, lors que tout le reste nous échappe, qui nous a tous créés de ses propres mains, qui nous a tous rachetés de son sang, qui nous a tous attirés, par une sainte vocation, dans la même famille religieuse, sous la protection des mêmes règles, qui enfin nous appelle tous à la même écotinée céleste et éternelle. Ne sont-ce pas là autant de motifs de nous aimer? Et combien ces motifs sont puissants, élevés, durables, infiniment dignes de nous! Voilà le vrai fondement sur lequel s'est élevée la charité chrétienne contre laquelle ne prévaudra jamais aucune philanthropie du siècle.

Voulons-nous donc nous aimer encore davantage les uns les autres, aimons de plus le Seigneur, notre Maître à tous, notre père commun, notre joie et notre récompense. C'est en le connaissant que nous connaissons notre dignité, et, par là même, la dignité de nos frères; c'est en l'aimant que nous apprendrons à aimer les autres. Certes, quand on voit dans son frère, non plus seulement un corps destiné à périr ou même une intelligence capable de s'exercer dans les plus hautes idées humaines, mais une créature de Dieu, une âme faite à son image, le bien-aimé de la Sainte-Trinité, l'apuis-sance de Dieu le Père, la sainteté de l'Esprit divin, le sang du Dieu incarné, l'enfant de l'Eglise, épouse du Christ, un élu, pour l'éternité, dans le ciel, se peut-il faire que nous ne le respections pas, que nous ne l'aimions pas?

St Paul désirait être anathème pour ses frères; tous les apôtres, tous les martyrs, tous les saints ont eu le même désir. D'où naissait dans leurs âmes, ce besoin immense, et, pour ainsi dire, insatiable de se dévouer, sinon de ce qu'ils voyaient dans chacun de leurs frères, même dans les plus petits, Jésus-Christ tout entier avec sa divinité, son humanité, les souffrances de sa vie et de sa passion, avec tout son sang, les mérites de sa mort et la gloire de sa résurrection?

Aussi les prêtres, lorsqu'ils virent se former la famille

chrétienne rapprochant et unissant dans son sein tous les éléments de la société, le matin, appelant au mystère ineffable de l'autel, et, le soir groupant à la table des agapes le noble à côté du clerc et de l'esclave, le riche avec le pauvre, le savant en même temps que l'ignorant et l'ouvrier, s'arrêtaient étonnés d'une union qui leur semblait une merveille impossible, et, dans leur admiration, ils s'écriaient : « Voyez donc comme ils s'aiment les uns les autres ! »

Le Maître l'avait prédit : « C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. » Mais si l'amour-mutuel est le signe distinctif des chrétiens, à combien plus forte raison, doit-il distinguer les familles religieuses qui sont la fleur la plus délicate où l'Évangile cherche à réaliser toute sa vie, toute sa force, toute sa divine lumière et toute sa sublime beauté ! Si l'image de Dieu est quelque part ici-bas puissamment exprimée, c'est assurément dans l'âme du juste qui vit tout entier de la vie divine, de même, si l'image du ciel est quelque part sur cette terre, on doit la chercher et la trouver dans une communauté. Là aussi, en effet, Dieu est le centre où aboutissent tous les regards et toutes les espérances, c'est en lui qu'on se voit, qu'on se respecte, qu'on s'estime, qu'on s'aime, qu'on se soutient, qu'on s'excuse, qu'on se pardonne, c'est en lui, en un mot, qu'on ne fait qu'un cœur et qu'une âme.

Oh ! le délicieux spectacle qu'une pareille communauté ! Les anges y séjourneraient invisiblement ; volontiers ils rompraient les nuages qui les entourent, pour se mêler sensiblement à ces religieux, véritables anges de la terre, si Dieu ne leur rappelait que nous sommes ici-bas dans le lieu de l'épreuve. Quelle harmonie ! Quelle unité de vues et de sentiments ! Quelle crainte et cependant quel amour de l'autorité ! Quelle délicatesse à se prévenir les uns les autres, à éviter tout ce qui peut blesser ! Quelle patience à supporter les défauts de l'humaine nature ! Quelle promptitude à reconnaître ses torts ! Quelle humilité à demander pardon ! Quelle générosité à tout réparer ! Quelle facilité à pardonner !

C'est en vain que le monde prêterait l'oreille aux abords de cette communauté, il n'y entendrait ni la médisance qui découvre la honte de son frère, ni la calomnie qui le défigure, ni la critique qui soulage sa malignité ou qui s'égaie imprudemment aux dépens d'une autorité vénérable. En vain le monde plongerait son regard dans la vie intime de cette communauté : il ne verrait jamais les religieux sortir de leur cellule, dépasser l'enceinte sacrée de leur monastère pour aller s'épancher

dans des cœurs étrangers, ou aller chercher des délassements, des distractions et des jouissances qui ne sont jamais sans trouble. Il y verrait un ordre admirable, une gaieté franche, des visages épanouis, véritable reflet de la beauté des âmes, et des âmes, véritable reflet de la beauté de Dieu.

Les joies vraies, intimes, profondes ne sont, pour le religieux, qu'au sein de sa communauté, au milieu des frères, dans l'accomplissement de son obéissance, dans la compagnie de son ange gardien, sous le regard de Dieu, comme le bonheur de l'enfant bien né est au foyer paternel, sous l'aile de sa mère, dans la paix de la vie de famille.

Je le répète, quel ravissant spectacle! Chers Dères et bien chers Frères en J.C., dans chacune de nos Maisons, offrons-le au monde que nous devons édifier, aux anges qui nous regardent et à Dieu qui en sera réjoui. Si nous nous aimons les uns les autres en Dieu que nous manquera-t-il et qu'aurons-nous à craindre? Il est vrai, les périls de la société semblent s'aggraver autour de nous, la guerre est ouvertement et violemment déclarée à la religion; les persécutions paraissent se préparer; on croit voir s'amonceler de gros nuages menaçants à l'horizon; mais toutes ces menaces, si fondées, si graves, si prochaines qu'elles puissent paraître, n'ont rien qui doive nous troubler dans la sérénité de nos âmes, si nous nous aimons les uns les autres. La tempête disperse les corps, mais non point les cœurs qui, à travers l'Océan, dans l'exil ou dans la patrie, dans la souffrance ou dans la joie, peuvent et savent respirer à l'unisson. Et puis, si l'avenir n'est point à nous, il n'est pas non plus à ceux qui voudraient nous persécuter; il est tout entier à Dieu seul; et Dieu veille sur nos intérêts; il peut sacrifier nos corps et nos biens qui sont de vil prix; mais il remuerait mille mondes plutôt que de sacrifier un cœur ou une âme. Dès lors, pourquoi nous inquiéter? Nos intérêts spirituels et temporels ne sont-ils pas mieux entre les mains de sa sagesse et de son amour qu'entre nos mains, à nous, si imprévoyantes et si courtes? Reposons-nous tranquillement sur lui du soin de l'avenir. Rien ne l'honore plus que ce filial abandon, rien n'est plus délicat, rien n'est aussi plus récompensé.

Notre chère Congrégation, née au pied de la croix et destinée à grandir à l'ombre de cet arbre salutaire ne l'a-t-elle

pas éprouvé plus que toute autre ? Tant de crises qui nous ont ébranlés, les épreuves si terribles que, cette année même, nous avons essuyées, semblaient, au point de vue humain, devoir nous faire périr, et pourtant nous sommes debout, nous avons relevé des ruines qui paraissaient définitives. Persévérons donc dans une inébranlable confiance en la divine Providence; ne songeons qu'à aimer Dieu de toutes nos forces et notre prochain comme nous-mêmes, pour l'amour de Lui. Là est le secret de toute tranquillité, de tout vrai bonheur, de toute prospérité. Nous nous plaignons quelquefois de notre petit nombre : qu'importe le petit nombre, si nous savons nous aimer ? La force est dans l'union et non dans la multitude des cœurs. Mais n'oublions jamais que, si l'union fait la force, c'est la véritable affection qui fait l'union et que c'est l'amour de Dieu qui peut seul faire la véritable affection. Aimons-le donc, notre bon et doux Maître, non point seulement par des paroles sur nos lèvres : 'Seigneur ! Seigneur !' mais par des actes pleins d'une constante énergie, nous retirant de l'esprit du monde, ou, ce qui est la même chose, de la vie des sens, nous recueillant dans la vie de l'âme et de là nous élevant chaque jour dans la vie unie à Dieu, ne nous arrêtant jamais, montant toujours dans le chemin de la perfection, vers la gloire qui nous attend.

Puis-je mieux terminer cette lettre qu'en rapportant les paroles de St Jean dans sa seconde épître ? Elles ont une tendresse qui plaît à mon affection si sincère pour vous tous, et en même temps une force d'exhortation qui convient à cette époque de renouvellement :

« N' aimez ni le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui, car tout ce qui est dans le monde est ou concupiscence de la chair ou concupiscence des yeux ou orgueil de la vie. Or, le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. Mes petits enfants, c'est ici la dernière heure... Je ne vous écris pas comme à des personnes qui ne connaissent pas la vérité... Faites donc en sorte que ce que vous avez appris dès le commencement demeure en vous... Maintenant donc, mes petits enfants, demeurez dans cette onction de la vérité, afin que, lorsque le Fils de Dieu apparaîtra, nous ayons de la confiance devant lui et que nous ne soyons pas confondus par sa présence. » I. Ep. Cap. II. § 15 et 53.

E. Sorin. c.s.c

Sup. Gén.